L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI, 28 AOUT 1855.

Imprimé et publié par
F. WEISSE & COMP.
Editeurs-Propriétaires :
G. F. WEISSE. N. DUFOUR.
E. DUVERGER. S. HARDY.
N° 85, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS :
MARDI MATIN, 28 AOUT.

ROLE DES ETATS-UNIS VIS-A-VIS DU MEXIQUE.

Les événements qui s'accomplissent maintenant au Mexique sont d'un intérêt trop réel et trop intense pour que tous les esprits non seulement sont préoccupés d'une manière presqu'exclusive; grâce à eux l'attention publique se trouve momentanément détournée des discussions intestines du parti américain et de la démocratie, ou plutôt en contemplant ce théâtre de troubles et d'anarchie, Américains et Démocrates se resserrent fraternellement sous la commune et glorieuse bannière de l'Union, fiers et heureux de leur nationalité si puissante et de leurs institutions si stables et si fécondes. Quel spectacle peut mieux en effet satisfaire et tenir sentir notre grandeur et notre prospérité que celui de cette malheureuse nation mexicaine déchirée par les factions, en proie à tous les désordres et à toutes les calamités, également incapable d'organiser dans son sein le règne de la liberté ou de subir le joug brutal, mais quelquefois salutaire d'un despote intelligent?

Mais cette comparaison ne doit pas être pour nous un simple triomphe d'amour-propre national, une vaine glorification de notre grandeur. Elle doit nous inspirer des sentiments plus généreux; elle nous impose des devoirs à la hauteur de notre position, soit vis à vis de nos malheureux voisins, soit vis à vis de nous-mêmes.

Quant à nous mêmes, ces devoirs sont forts et impérieux, soit comme question de salut, soit comme question d'intérêt. Dans l'ordre moral, il est des obligations de nation à nation, comme d'individu à individu. Lorsqu'un homme donc à la fois de l'énergie du corps et de celle de l'esprit assiste, impassible témoin, à l'oppression du faible sans lui tendre une main secourable, il devient complice de l'oppresseur et moralement responsable du crime. Quand une nation peut, sans compromettre ses plus chères croyances ou sa position, venir en aide à une nation en souffrance, il y a obligation morale pour elle à intervenir, dans la mesure des circonstances et des possibilités.

Mais cette obligation devient une nécessité impérieuse, si le sort du pays opprimé forme une telle connexion d'intérêts avec la nation puissante, que la fortune de l'une pèse sur celle de l'autre et qu'il y ait entre elles une sorte solidarité dans leur développement mutuel. Ce n'est plus alors seulement une question de morale et de bienveillance, c'est une mesure de haute politique, de calcul d'avenir.

Or, il est incontestablement, aujourd'hui, une nation de l'Union à l'égard du Mexique. Tant que le désordre régnera dans ses vastes et riches contrées, leurs richesses resteront stériles et improductives pour l'Union, particulièrement nos Etats du Sud qui sont marqués par la nature des produits qui doivent plus tard le marché immense production mexicaine, sera encore longtemps encore d'une source de richesses presque illimitée. Il y a en outre un dégagement moral de la part de l'Union des républiques du Nord-Mexique à guider dans la carrière de leurs ainées le développement pacifique des institutions démocratiques sa voisine, nouvellement née à ce rôle.

Il ne faut pas que le vieux monde, et les principes des institutions qui doivent un jour faire retentir notre grandeur et notre prospérité que celui de cette malheureuse nation mexicaine déchirée par les factions, en proie à tous les désordres et à toutes les calamités, également incapable d'organiser dans son sein le règne de la liberté ou de subir le joug brutal, mais quelquefois salutaire d'un despote intelligent?

Mais cette comparaison ne doit pas être pour nous un simple triomphe d'amour-propre national, une vaine glorification de notre grandeur. Elle doit nous inspirer des sentiments plus généreux; elle nous impose des devoirs à la hauteur de notre position, soit vis à vis de nos malheureux voisins, soit vis à vis de nous-mêmes.

Quant à nous mêmes, ces devoirs sont forts et impérieux, soit comme question du salut, soit comme question d'intérêt. Dans l'ordre moral, il est des obligations de nation à nation, comme d'individu à individu. Lorsqu'un homme donc à la fois de l'énergie du corps et de celle de l'esprit assiste, impassible témoin, à l'oppression du faible sans lui tendre une main secourable, il devient complice de l'oppresseur et moralement responsable du crime. Quand une nation peut, sans compromettre ses plus chères croyances ou sa position, venir en aide à une nation en souffrance, il y a obligation morale pour elle à intervenir, dans la mesure des circonstances et des possibilités.

Mais cette obligation devient une nécessité impérieuse, si le sort du pays opprimé forme une telle connexion d'intérêts avec la nation puissante, que la fortune de l'une pèse sur celle de l'autre et qu'il y ait entre elles une sorte solidarité dans leur développement mutuel. Ce n'est plus alors seulement une question de morale et de bienveillance, c'est une mesure de haute politique, de calcul d'avenir.

Or, il est incontestablement, aujourd'hui, une nation de l'Union à l'égard du Mexique. Tant que le désordre regnera dans ses vastes et riches contrées, leurs richesses resteront stériles et improductives pour l'Union, particulièrement nos Etats du Sud qui sont marqués par la nature des produits qui doivent plus tard le marché immense production mexicaine, sera encore longtemps encore d'une source de richesses presque illimitée. Il y a en outre un dégagement moral de la part de l'Union des républiques du Nord-Mexique à guider dans la carrière de leurs ainées le développement pacifique des institutions démocratiques sa voisine, nouvellement née